

Je suis un rouage grippé.

La foule, compacte, m'aspire dans la bouche de métro et m'emmène de force sur un chemin que je ne connais que trop bien. Le retour au bercail, après mon labeur quotidien : ni plus ni moins qu'un travail ne portant pas le moindre sens, dans un bureau ouvert, à manipuler chiffres et données ne me regardant en rien. La corvée est libératrice, certes, loin de moi l'idée d'aller à l'encontre du mantra officiel de *l'Autorité*. Elle est libératrice mais elle pèse sur ma carcasse, elle alourdit mes pas et me fait perdre toute envie. Même l'odeur du souffre, qui fait suinter les murs, ne provoque plus en moi la moindre réaction physique. C'est un relent quotidien, routinier et plus personne n'y prête attention. Je marche mécaniquement dans les couloirs, accompagné de centaines de personnes. J'imagine que nous partageons la même médiocrité, la même énergie qui se tarit, mais j'ai toujours cette question que je me pose sans cesse, sans l'avouer franchement : est-ce qu'ils sont tous, comme moi, englués dans les tâches répétitives ? est-ce que nous avons tous en commun cette non-ambition qui fixe lourdement notre cul sur une chaise molle, dix heures par jour ?

C'est ce spleen du lundi soir qui explique peut-être pourquoi je ne m'empresse pas de prendre mon métro à Opéra. Je stagne sur le quai et ne me soucie nullement de cette foultitude de bras, de jambes, d'épaules qui tentent de me faire bouger du chemin, contre mon gré. Certains ne peuvent prendre le temps, comme moi, de faire du sur place et de réfléchir en vain, et je ne peux absolument pas leur en vouloir. Ils ont un trajet balisé, chronométré, c'est-ce que nous avons tous, mais j'ai envie pour une fois de m'arrêter. Je remarque d'ailleurs rapidement que je ne suis pas le seul à encombrer le passage : une petite dame à la peau jaunie, au regard gris et aux cheveux délavés. Ses yeux se perdent dans le vide et je crois distinguer un petit sourire en coin, que j'aimerais bien relier aux quelques excentricités qui composent sa tenue. Un manteau rapiécé, des plumes colorées qui sortent de son col ouvert et des bijoux en toc qui alourdissent inutilement ses petits bras. Je l'entends marmonner des paroles d'une chanson qui m'est inconnue :

*Quand nous chanterons le temps des cerises,*

*Et gai rossignol, et merle moqueur*

*Seront tous en fête !*

*Les belles auront la folie en tête*

*Et les amoureux, du soleil au cœur !*

*Quand nous chanterons le temps des cerises,*

*Sifflera bien mieux le merle moqueur !*

J'ai à peine le temps d'ouvrir la bouche pour l'interroger sur sa musique qu'elle se tourne vers moi et me tend une main. J'hésite quelques secondes, ne sachant pas à quoi m'en tenir, mais j'estime finalement que je ne risque pas grand chose à la saluer comme il se doit. Elle se prénomme Christine, m'explique qu'elle est marchande et que son commerce, illégal pour *l'Autorité*, vise à fournir aux gens perdus comme moi des plumes. Contre 25 euros, elle m'en promet trois, et m'assure que je ne trouverai aucune drogue aussi efficace que la sienne.

La mendicité, la folie et la délinquance sont des vestiges du passé. En théorie, on ne trouve plus rien de bien dérangeant dans le métro depuis des années, et c'est bien pour cela que cette Christine, qui pense vendre une drogue avec ses plumes, ne semble pas être à sa place. Je n'ai aucun problème avec celles et ceux qui perdent tout bon sens, tant j'ai moi-même le sentiment de frôler parfois quelques limites. Si cette Christine n'a rien à faire là, j'estime également que je ne suis peut-être pas non plus à ma bonne place. Je ne manque pas d'argent, ces vingt cinq euros lui permettront de trouver à manger et moi j'aurai quelques plumes qui me laisseront un souvenir plus tard des bizarreries de cette petite marchande. Je lui donne la somme convenue et lui demande naïvement comment utiliser sa drogue fabuleuse : *La plume verte pour le temps perdu, la plume rose pour le temps du repos, la plume blanche pour le temps de curé. Tu avales la plume désirée, tu fermes les yeux, tu attends dix secondes et tu profites.* Elle jette mon argent dans son sac à main, me donne mes trois plumes et me plante là sur le quai. Je la regarde s'éloigner, j' imagine qu'elle a peur de se faire embarquer par *l'Autorité* et qu'elle tient à son commerce de plumes semblant avoir des vertus miraculeuses sur le temps. La petite dealeuse de temps, voilà une rencontre que je ne m'attendais pas à faire aujourd'hui.

J'ai 15 arrêts avant le terminus pour repenser à tout cela, quelques centimètres d'espace dans ma rame bondée et un air quasiment pas étouffant. Je décide de profiter de ce confort royal pour examiner la drogue imaginaire de Christine que je viens d'acheter à un prix défiant toute concurrence. Trois plumes colorées absolument normales, rien de bien notable, si ce n'est que je n'arrive pas à savoir si la couleur est d'origine. Comme tout cela m'amuse, je décide de me prendre au jeu.

J'avale la plume verte, je ferme les yeux, et je compte dix secondes. Je suis certainement ridicule mais personne ne prête attention à moi tant que je n'entrave pas les actions des autres travailleurs. Le temps s'égrène et je dois avouer que cette plume a du goût. Un semblant d'acide, de l'écorce d'orange, et un goût terreux que j'ai déjà rencontré quelque part. Certainement au fond d'une bouteille d'un alcool quelconque. J'ouvre les yeux et constate que je ne suis plus dans ma rame de métro : je suis dans une chambre d'enfants dépouillée du moindre meuble, à l'exception d'un pupitre en bois et d'une chaise. Je distingue une feuille posée sur ce bureau d'écolier et je sais très bien ce que je vais y trouver. Pour sûr, c'était la chambre que j'habitais en tant qu'enfant, je devais avoir huit ou

neuf ans et j'ai tué des heures et des heures à recopier inlassablement les livres que mon père m'offrait. C'était un exercice qui me plaisait car on me complimentait sur le soin de mon écriture. J'avais certainement décidé, déjà à l'époque, de faire plaisir aux autres, au détriment de ma propre personne. Je recopiais des pages et des pages, sans m'occuper du sens de ce que j'écrivais et je montrais cela à mes parents, mes instituteurs et toutes les personnes qui étaient en mesure de me féliciter. Une lubie d'enfant qui s'ennuyait et qui avait du temps à perdre. Le temps perdu, c'est bien la plume verte.

Le réveil est brutal, un mal de crâne m'extirpe de cette bizarrerie et je me retrouve dans mon métro étouffant. La dealeuse de plumes a finalement de bons produits et je dois dire que cette première prise me donne envie de connaître la suite.

Plume rose, temps du repos : un goût de fraise, de banane, et de kiwi.

Cette fois, je ne suis pas seul : grosses fesses, bouche pulpeuse et gémissements d'une femme qui semble partager un lit avec moi. Elle me fait rouler, me manipule et ne me laisse à peine le temps de comprendre que je suis revenu à l'époque de mon premier amour, et de ma première relation sexuelle. Une certaine Virginie, ou peut-être Chloé ? Quoi qu'il en soit, elle se jette sur mon corps avec entrain et sa nudité fait remonter en moi des souvenirs physiques que je n'ai plus connu depuis bien longtemps. Elle et moi, nous avons assez de chair pour nous triturer, nous palper et nous sentir. C'est une époque assez lointaine où nous pouvions nous permettre d'abandonner naïvement toute pudeur, toute réserve et je suis bien incapable de savoir pourquoi, et comment, tout cela a changé. Je ne me souviens plus de son prénom et je le regrette profondément.

Le mal de crâne n'est plus seul, j'ai aussi d'énormes courbatures et je dois dire que le deuxième réveil est plus douloureux que le premier. Mais l'envie de prolonger l'expérience est plus forte : j'avale ma troisième plume, la blanche, le temps de curé.

Et là, rien ne se passe. Absolument rien. J'ai bien compté dix secondes, j'ai bien avalé la plume mais je ne ressens rien et je suis toujours dans cette rame décevante. Le mal de crâne ne s'arrête pas, les courbatures sont de plus en plus douloureuses et je sens une angoisse éprouvante qui monte en moi.

Je suis accro aux plumes de ma petite marchande de temps.